

Nuit de la Lecture – 11

*Ordesa* Manuel Vilas

Traduit de l'espagnol par Isabel Gugnion

Ecrivain majeur de la littérature espagnole contemporaine, Manuel Vilas a composé avec cet ouvrage - tissant étroitement la vie d'une famille à la frontière de la petite bourgeoisie provinciale avec les mutations politiques, économiques et sociales qui bousculèrent l'Espagne depuis les années soixante - un hymne poignant, d'une écriture tantôt sèche tantôt chargée d'émotion bouleversante, à ses parents décédés, à la détresse de leurs ambitions contrariées, à leur amour fort et maladroit pour leurs enfants, à la vie qui va et charrie ses douleurs et ses joies. Œuvre réparatrice.

En 157 memorandum et un épilogue *La famille et l'Histoire*

Memo 140 p 323 et 324 Editions du sous-sol au Seuil

Parfois elle me présentait certaines de ses dernières amies. Des femmes presque en marge de la société. Ses amis bourgeoises et fortunées des années soixante-dix l'avaient lâchée quand le travail de mon père n'avait plus été rentable. Elle aurait alors pu démanteler son salon inquiétant ; il n'existait que pour être montré à ces amies riches, qui sont parties, ont disparu quand mon père a cessé d'être un voyageur de commerce prospère et qu'il s'est appauvri. En vérité, la chance a souri à mon père pendant six ou sept ans, je ne pense pas qu'elle ait duré dix ans. A l'époque, mes parents s'étaient liés avec des couples de notables, j'imagine qu'ils rêvaient d'accéder à l'aisance économique, pourtant ils n'ont jamais été à la hauteur de leurs fréquentations, qui avaient toujours eu beaucoup d'argent, or ce n'était pas le cas de mon père et de ma mère.

Elle aurait pu démanteler ce putain de salon et installer une douche pour qu'on soit en mesure de se laver. Elle vivait embrouillée, perturbée sans le savoir, c'était une crâneuse de haut vol. Une femme qui n'agissait que sur des impulsions et n'avait aucun sens de la prévoyance. Nous étions donc sales comme des cochons, mais on avait un salon splendide dans lequel nous n'avions pas le droit de nous asseoir parce que nous attendions ses amies petites-

bourgeoises qui ne venaient pas et ne viendraient plus. Je n'ai su ce que voulait dire prendre une douche dans de bonnes conditions qu'à dix-huit ans, après avoir quitté cet appartement.

Ses amies endimanchées ont cessé de venir à la fin des années soixante-dix. Le patrimoine social de ma mère s'est désintégré. Pendant les quelques années où mon père a eu un travail qui rapportait, ma mère a réussi à se camoufler dans une classe sociale qui, par la suite, l'a chassée de son cercle. Et la salle de bains n'a jamais été refaite. Ma mère aspirait à être estimée en société, tout ça s'est évaporé ; de mon côté, je recherche la reconnaissance littéraire, qui s'évapore elle aussi. Voilà pourquoi je pense qu'il n'y a guère de différence entre les chimères de ma mère et les miennes.

Nous sommes tous deux victimes de l'Espagne et du désir de prospérité ; qu'elle soit matérielle ou intellectuelle, c'est la même. Ma mère a raté quelque chose, tout comme moi.

Mais je trouve beau que nous soyons si semblables. Et si nous avons tous deux échoué, c'est encore plus beau. C'est de l'amour. Nous sommes de nouveau réunis. Peut-être l'avait-elle planifié. Auquel cas mon échec a valu la peine, dans la mesure où il me conduit vers elle, avec qui je souhaite rester à jamais.

-----